



Première du 336e Plans-Fixes, le 13 mars 2019, à 18h.30, Cinémathèque suisse, salle Paderewski.

Jacques Pilet

« Journaliste-citoyen »

Tourné à Lausanne, le 9 décembre 2018, 46'10

Interlocuteur : Eric Burnand

Images : Olivier Kunz

Son : Bruce Wuilloud

Délégué de production : Alexandre Mejenski

Le Plans-fixes de Jacques Pilet s'ouvre sur une image forte. De celles qui fondent une existence. Göttingen, premier séjour en Allemagne. Jacques à 15 ans. Il apprend l'allemand au sein d'une famille qui avait « joué le jeu du nazisme ». Avec des copains, à vélo, le voici lancé à la découverte d'un pays qui se remet lentement des destructions de la guerre. Sur la frontière, entre l'Est et l'Ouest, des vopos, du haut de leurs miradors, les observent à la jumelle. « Je me souviens de notre prise de conscience de cette brisure de l'Allemagne et du continent ; je me souviens du discours qu'adresse De Gaulle à Konrad Adenauer appelant à la réconciliation et à l'amitié franco-allemande. » La mère de famille où il vit l'interroge : « Crois-tu que ce sera possible ? » Ce voyage en Allemagne, pays où il se rendra souvent – avant, pendant et après la chute du Mur – et avec lequel s'est « créé un lien », aura contribué à forger la forte conviction européenne qui l'habite. Oui, l'Europe, espace de paix que, tout au long de son parcours de journaliste, il n'a cessé d'appeler de ses vœux. Jusqu'à la mettre en scène, en 1991, dans un grand spectacle qu'il conçoit et produit avec Jean-Louis Porchet (CAB-Productions). Représentée sous une tente signée Mario Botta, « L'épopée de l'Europe » l'est d'abord à Sils Maria dans le cadre de la Journée européenne du 700^e anniversaire de la Confédération puis, à Bruxelles, le 31 décembre.

Une année plus tard, c'est la douche froide, le « dimanche noir » du 6 décembre 1992. La crainte et la méfiance l'emportent, le fossé se creuse entre Romands et Alémaniques, c'est non à l'Espace économique européen. On connaît la suite : après bien des attermoissements, les bilatérales... mais, comme il l'écrit dans « Bon pour la tête.com », le 10 décembre 2018 : « *La Suisse avance à l'aveugle dans son destin. Quel silence soudain sur l'enlisement, pour ne pas dire l'euthanasie, de l'accord-cadre entre la Suisse et l'Union européenne* ».

Avec le recul qu'en pense-t-il aujourd'hui ? Il a lu le livre du conseiller fédéral Joseph Deiss, l'homme qui a négocié les accord bilatéraux I et II. « Un livre très intéressant (*) que l'ancien ministre conclut en disant que ça ne peut plus continuer ainsi et que la seule voix à même de garantir notre dignité et notre vraie souveraineté est l'adhésion à part entière à l'UE ». Et d'ajouter : « Allons porter notre parole, la Suisse a beaucoup à dire, j'ai une haute idée de ce pays et je pense que nous avons quelque chose à signifier à nos amis européens. Sur ce plan-là, ma conviction n'a pas changé. »

Si sa conviction européenne n'a donc pas changé, celle qui inspire sa pratique du journalisme non plus. Critique et exigeant, Jacques Pilet fait très jeune ses premières armes au Journal de Montreux pour rejoindre ensuite la rédaction de 24 Heures et la Télévision suisse romande (RTS aujourd'hui) avant de fonder L'Hebdo, en 1981. La même année, il lance « Emois », « magazine culturel européen » dirigé par Nathalie Nath. Dix ans plus tard sort de presse, sous sa direction, Le Nouveau Quotidien (1991-1998). Lorsque Eric Burnand, qui conduit ce Plans-Fixes, lui fait observer que tous ces titres ont aujourd'hui disparu, Jacques Pilet lui répond que certains d'entre eux « correspondaient à un moment et pas à d'autres. Pour L'Hebdo, affirme-t-il, je crois qu'il continue de manquer à la Suisse romande (...) Quant au Nouveau Quotidien, grâce à sa fusion avec le Journal de Genève, il a donné naissance au journal Le Temps. Qui est bien là, quotidien nécessaire à la Suisse romande. Et Le Temps n'existerait pas s'il n'y avait pas eu le NQ. Ce n'est donc pas un échec mais un pas en avant et je pense que d'autres titres apparaîtront dans les prochaines années. Je suis assez philosophe et très excité surtout par la curiosité que j'éprouve.»

Evoquant la crise de la presse, s'il pointe du doigt les responsabilités des éditeurs, il estime que, dans une certaine mesure, celles des journalistes est également engagée. Sans doute ont-ils « manqué d'audace dans la réinvention de leur métier. » Une crise, une mutation qu'il juge très « traumatisantes » pour ses confrères et les lecteurs, souvent « désemparés devant l'éclatement des sources d'information. » Toutefois, Jacques Pilet, partisan d'un « journalisme d'intervention » Eric Burnand dixit – « voilà qui est aimablement dit », commente-t-il...- est d'avis que cette situation « offre aussi des chances : le digital permet d'offrir de nouveaux canaux d'expression et de faire entendre des voix nouvelles ». Ce à quoi il s'emploie avec « Bon pour la tête.com », « média indocile » dont il initie la création, le 21 juin 2017, au lendemain de la disparition de l'Hebdo.

La curiosité, encore et toujours. C'est elle qui aura guidé – et guide - sa vie de journaliste. Infatigable voyageur-découvreur, il arpente le monde. L'Amérique latine, avec son épouse disparue en 2006, la photographe Simone Oppliger, le Pérou, le Chili où il avoue avoir été contraint de serrer la main du général Pinochet. Mais encore le Vietnam, les pays de l'Est, Prague et, récemment, la Pologne, séjour, rencontres et amitiés féminines dont il tirera un roman, « Polonaise », paru aux Editions de L'Aire (2016).

Oui, être curieux. Autrement dit, « sortir de son pré carré, accepter les surprises, s'aventurer parfois dans des domaines moins familiers. Aller à la rencontre des gens où qu'ils soient, dans des horizons les plus lointains comme les plus proches. Cette curiosité qui, parfois, est menacée par

nos routines, nos petits dadas, nos petites bulles Facebook. Pour moi, le vrai combat, aujourd'hui, est de faire sauter ces petites bulles qui nous enferment et faire vivre cette curiosité. Je crois qu'avec elle, tout simplement, on se sent un peu moins seul sur cette terre. »

(*) « *Quand un cachalot vient de tribord...* », Editions de L'Aire, 2018